

*JOURNAL D'UN HOMME PRIVE*  
*DE COMMUNICATIONS*  
**LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES**  
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

**Bruxelles, vendredi 14 août (1914)**

Les communiqués officiels nous affirment que la situation continue à être favorable aux Belges et à leurs alliés et, surtout aux Français qui sont entrés en Lorraine. Cette nuit, on s'attendait aux environs de Diest à une attaque allemande, qui ne s'est pas produite, et l'armée belge reste et est restée sur ses positions sans que, aujourd'hui, se soit produite la moindre rencontre.

La cavalerie allemande sillonne une vaste zone qui s'étend depuis Beverlo, au nord, jusqu'aux alentours de Huy, au sud, soit quelque cinquante

kilomètres, selon les rapports officiels ; mais je crois qu'elle arrive beaucoup plus au sud parce que, sur la rive droite de la Meuse, les Allemands disposent de trois divisions de cavalerie. (**N.d.T.** : dont 1<sup>er</sup> corps)

Il semble qu'ils se préparent à opérer un nouveau mouvement en avant vers Bruxelles ou, plutôt, vers l'ouest, ce qui expliquerait leur acharnement à obtenir près de Diest une bonne position sur laquelle appuyer leur aile droite et qui leur servirait ensuite pour couvrir la retraite.

De Diest parvient la nouvelle qu'il a fallu inhumer trois mille cadavres de soldats allemands, morts lors du combat de Haelen et que, si la triste tâche est bien terminée, il faut encore enterrer de nombreux chevaux en état de putréfaction qui empuantissent l'atmosphère. On ne parle pas des pertes belges, pour ne pas perturber l'excellent moral

de la population bruxelloise, mais elles ont également dû être très importantes. Sûrement dans le même but, les blessés que l'on transfère à Bruxelles ne sont pas nombreux, et pas graves, de sorte que les mères malheureuses des combattants conserveront encore certainement une relative tranquillité. Mais je ne peux qu'imaginer l'hécatombe qui a commencé et qui va se poursuivre, Dieu sait jusqu'à quand, endeillant tout ce pacifique pays et lui apprenant quelque chose qu'il ignorait : la haine !

Vainqueurs ou vaincus, les Belges ne pourront jamais oublier ce qu'on leur a fait et ils ne pardonneront jamais à leurs agresseurs. Parce que ces derniers, comme pour aggraver encore davantage leur faute, se livrent à des excès de férocité qui provoquent une violente indignation. Voici un exemple à ajouter à ceux déjà connus.

Le correspondant à Maaseik du quotidien

hollandais *De Tijd*, d'Amsterdam, dont l'impartialité semble évidente, vient d'envoyer à son journal le récit suivant :

*"Du côté prussien on a tiré au canon sur les habitants de Moulant en fuite ; c'est un fait irréfutable.*

*"A Visé, les vétérans allemands ont brûlé les maisons et tué une population sans défense, réfugiée dans les caves.*

*"En plusieurs autres endroits, on voyait des rangs d'habitants fusillés, horriblement appuyés contre les murs d'un village en proie aux flammes, comme tant d'autres exemples d'une répression sanglante, qui ne peut qu'engendrer de nouvelles représailles meurtrières. Ah, quelle vision d'épouvante !*

*"Moulant est complètement rasé. De nombreux paysans et leurs femmes ont été fusillés. Le curé de Moulant, lui aussi, a été arrêté et, sans autre forme*

*de procès, on l'a fusillé contre le mur de l'église.*

*"Je répète qu'il m'est impossible de donner ne fût-ce qu'une pâle idée de la férocité implacable des Allemands. Un petit vacher, un peu simple d'esprit, qui conduisait un troupeau destiné à l'armée belge, tomba au beau milieu d'une patrouille allemande : d'un coup de sabre, ils lui ont fendu la bouche jusqu'au larynx !*

*"Ils ont brisé les genoux d'un jeune télégraphiste puis l'ont obligé à soulever un poids de vingt-cinq kilos !*

*"A Berneaux, une famille entière, père, mère et cinq enfants, qui s'étaient cachés dans les caves, a été exterminée."*

Il raconte ensuite qu'il a rencontré le bourgmestre de Warsage, dont les lecteurs connaissent déjà le drame (**N.d.T.** : « *Journal ...* » de PAYRO relatif au

7 août), et il termine en disant :

*"Ce n'est pas sans raisons que le peuple belge hait les Prussiens, comme me le prouvent les nombreux récits que me font les fugitifs et les blessés. Les femmes me racontent comment on les a obligées à apporter à manger aux soldats ennemis et comment, après les avoir laissées souffrir de la faim pendant une journée entière, on les a abandonnées à moitié mortes à la suite de coups de bâtons et d'autres mauvais traitements ...*

*"En revenant sur mes pas, j'ai vu des scènes d'une horreur inconcevable. Dans les villages proches de Visé, ils se sont conduits comme des barbares. Dans une des métairies dont les habitants, à part une jeune fille, avaient été tués, le chien de la maison veillait sur les cadavres, en hurlant lugubrement. La jeune fille errait dans les champs car elle avait perdu la raison après avoir subi Dieu sait quelles tortures morales et*

*physiques ! ..."*

\* \* \*

Les forts de Liège continuent à résister. Voici l'histoire de la défense de l'héroïque "*cité ardente*", depuis le tout début de la guerre jusqu'à aujourd'hui (N.d.T. : la citation, légèrement retravaill e, provient de « *L'Etoile belge* », du 15 août 1914) :

**Lundi 3 août (1914).** Le bourgmestre, M. Kleyer, reçoit, dès le matin des informations comme quoi la situation est très grave et que d'importantes troupes allemandes sont mass es à la frontière.

**Mardi 4 (août 1914).** Vers sept heures du matin, les forts de Liège donnent l'alarme, se prévenant les uns les autres. On vient d'apprendre la déclaration de la guerre. L'armée allemande entre en Belgique et, dès ce jour, les troupes de l'envahisseur sont aux environs de Liège.

**Mercredi 5 (août 1914).** Dès l'aube commence le bombardement de divers forts, de la rive droite de la Meuse par la grosse artillerie de campagne allemande. L'après-midi, les Allemands dirigent une violente attaque contre le fort de Barchon. Le général Bertrand et ses troupes défendent les intervalles entre les forts et reprennent Wandre, qui était tombé au pouvoir des Allemands. Les troupes belges infligent à ceux-ci une défaite sanglante et les poursuivent, la baïonnette dans les reins, sur un parcours d'environ 1.500 mètres. Les soldats belges, enthousiasmés, portent à son retour le général Bertrand en triomphe.

**Jeudi 6 (août 1914).** Vers deux heures du matin, se produit la surprise de l'état-major belge par les Allemands, qui arrivent au quartier général en criant qu'ils sont anglais. Tentative d'assassinat du général Lemans, mort du commandant Marchand,

d'un lieutenant de gendarmerie et de quelques hommes qui protègent le général, qui, heureusement, s'échappe sain et sauf. A ce moment, un officier supérieur, qui téléphonait avec un des forts, dit :

- *Nous venons d'être envahis ! ...*

La communication est brusquement coupée ; mais, d'autre part, quelqu'un téléphone que l'état-major se retire et que le service téléphonique doit cesser. On ignore qui a pu donner cet ordre ...

L'entrée des assaillants doit s'être faite du côté du canal de Liège à Maestricht. Dans l'autre sens, c'est-à-dire, par le quai de Fragnée et les boulevards, arrivait, vers 4h30 du matin, une automobile allemande, dans laquelle se trouvaient des officiers allemands porteurs du drapeau blanc. Quatre d'entre eux furent tués place Saint-Lambert.

C'est pendant cette même nuit que le secteur Bonnelles-Embourg a été traversé par les troupes

allemandes, malgré l'admirable défense de ce secteur par les forts, ainsi que par les troupes qui s'y trouvaient.

Les Belges ont récupéré, à deux reprises, cet intervalle, montrant un extraordinaire courage et perdant une grande partie de leur effectif. Malheureusement, de nouvelles troupes allemandes avançaient constamment et les soldats restants de l'effectif belge durent abandonner l'intervalle (...); deux cents Allemands, qui s'étaient avancés, furent faits prisonniers, ramenés à Liège et transférés à l'Athénée.

Des batteries allemandes d'obusiers de 15 – artillerie lourde de campagne – s'installent au plateau de Robertmont et au Sart Tilmant, à l'abri du feu des forts. Le bombardement de Bressoux et de Liège a lieu de midi à deux heures. Le génie belge fait sauter la plupart des ponts dans Liège et, vers midi et demi,

le grand pont des Arches saute à son tour.

A deux heures, alors que quelques projectiles seulement avaient été tirés sur la Citadelle, il fallut enfermer le commandant qui, frappé de folie subite, avait hissé le drapeau blanc.

A 3h30 arrivent en ville des parlementaires allemands, déclarant qu'ils veulent la reddition de la place de Liège, ville et forts. Le général Leman leur répond que s'ils veulent occuper la ville cela lui est parfaitement indifférent mais que les forts étant intacts ils ne se rendront pas.

- *Tout ou rien* – réplique l'officier allemand.

Ce dernier n'est autre que l'ancien attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne à Bruxelles, qui ajoute :

- *Si vous n'acceptez pas, la ville sera bombardée.*

A huit heures commence le bombardement de Liège ; toutes les heures, deux ou trois projectiles

tombent sur la ville et la panique s'empare d'une partie de la population.

**Vendredi 7 (août 1914).** A trois heures du matin, la canonnade est partout plus vive. La toiture des constructions intérieures de la Citadelle est incendiée par les obus allemands. La Citadelle est évacuée par les troupes belges.

A cinq heures du matin, les Allemands entrent en ville ; ils occupent le Palais du gouvernement provincial et se rendent à la Citadelle.

Le comte Lammsdorf, chef d'état-major du 10<sup>ème</sup> corps d'armée allemande – portant le titre de chef de l'armée de la Meuse –, se présente à l'hôtel de ville pour parler à M. Kleyer, bourgmestre, afin qu'il l'accompagne à la Citadelle, où une conférence importante doit avoir lieu.

Le comte Lammsdorf déclare à la population de

Liège qu'elle n'a rien à changer à ses habitudes, qu'elle doit ouvrir les magasins et qu'elle n'a rien à craindre :

- *Vous êtes chez vous, Monsieur le bourgmestre.*

Le général Leman se retire dans un fort.

Le comte Lammsdorf déclare à nouveau, très nettement au bourgmestre que, maître de la ville, il entend que les forts soient remis entre les mains de l'autorité militaire allemande, que, sans cela, le bombardement de la ville reprendra et continuera jusqu'à reddition complète et sans condition des forts. (...) Le bourgmestre, très affecté du sort qu'on voulait réserver à Liège, s'empresse de rentrer à l'hôtel de ville, où il réunit d'urgence quelques conseillers communaux et des notabilités parlementaires. L'opinion générale est que cette démarche doit être tentée et qu'il faut s'efforcer d'obtenir la remise des forts à l'autorité allemande.

Une des personnalités présentes fait pourtant observer que les forts sont intacts et qu'il n'y a, dès lors, pour le lieutenant général Lemans, pas lieu d'en faire la remise.

*"La ville de Liège" "n'est pas, en réalité – ajoutait-il –, entourée d'une enceinte ; elle ne peut être considérée comme place forte et la meilleure preuve en est dans son occupation par les Allemands. Au surplus, quelles que soient les circonstances douloureuses et lamentables qui pourraient en résulter pour la ville, il faut voir aussi l'intérêt supérieur du pays. Chaque jour d'arrêt des troupes allemandes devant Liège est une défaite pour l'envahisseur ...".*

Malgré ces observations, il fut décidé que Monseigneur Rutten, évêque de Liège ; M. Kleyer, bourgmestre, et M. Gaston Grégoire, député permanent, se rendront chez le général Lemans et se mettront ensuite en rapport avec le roi.

Le comte Lammsdorf avait promis des sauf-conduits pour les délégués, en les priant de venir les chercher à la Citadelle. Il avait également demandé, pour pouvoir bien exposer la situation de la ville de Liège, que quelques personnes influentes se rendissent à la Citadelle. C'est dans ces conditions que les trois délégués se rendent à la Citadelle, où on leur remet les laissez-passer. Ils avaient été amenés à la Citadelle dans deux automobiles, où flottaient des drapeaux blancs. Au moment où ces trois délégués allaient sortir, munis des laissez-passer revêtus du cachet du chef de l'état-major de "*l'Armée de la Meuse*", la porte de la Citadelle fut fermée et le comte Lammsdorf déclara que toutes les personnes présentes (dont nous avons publié récemment les noms : Monseigneur Rutten, M. Kleyer, M. Grégoire ; les sénateurs Armand Fléchet, Van Zuylen, Edouard Peltzer, Colleaux ; les

représentants De Ponthière, Van Hoegaerden et l'échevin Falloise) (**N.d.T.** : noms rajoutés par PAYRO, l'orthographe de certains ayant été corrigées par nos soins) étaient gardées comme otages. (...) Malgré les protestations des personnes arrêtées, qui estimaient qu'il y avait là une violation flagrante du droit des gens et de la parole engagée, les otages furent mis dans des casemates, excepté le bourgmestre Kleyer, qui fut seul autorisé à aller auprès du général Leman et éventuellement auprès du Roi Albert.

Toutes les personnes qui, ce jour-là, entrèrent à la Citadelle, furent gardées et enfermées dans des casemates jusqu'au lendemain. Mais neuf otages furent conservés, hormis Monseigneur Rutten et M. Kleyer qui furent autorisés à vaquer à leurs occupations.

Les otages restent toute la nuit dans des

casemates humides et « *dorment* » sur de mauvaises paillasses. Ils sont enfermés jusqu'au dimanche 9 août, à 1 heure de l'après-midi, ayant eu, pour leur première journée de captivité, un demi pain et de l'eau. Ils furent mis en liberté et aucun d'eux ne dut donner sa parole de rester à disposition de l'autorité militaire. On croit que les Allemands ont eu peur, parce (...) qu'ils ont « *barricadé* » la ville. **Samedi 8 (août 1914)**. Dès ce jour, Liège est fortifiée à l'intérieur. Des mitrailleuses sont mises dans les principales artères et sur les ponts encore utilisables. Sur le Pont-Neuf, notamment, il y a un canon et une mitrailleuse de chaque côté. Au milieu se trouve une charrette de déménagement contenant des prisonniers belges et cela, prétend-on, pour éviter qu'on fasse sauter le pont ...

Toutes les rues allant vers la Hesbaye et la Citadelle, et notamment les rues de la Campine et de

la Hesbaye, ont été coupées par des barricades garnies de mitrailleuses. Les maisons avoisinantes ont été évacuées et les soldats allemands les occupent après avoir matelassé les fenêtres et mis des sacs de sable. Les quais de la rive droite de la Meuse – quai des Pêcheurs – sont également mis en état de guerre et les habitations sont occupées par les soldats allemands chargés, semble-t-il, de protéger une retraite éventuelle vers Verviers.

Une partie du 10<sup>ème</sup> corps allemand occupe le plateau de Cointe, ainsi que les bois environnants, dans lesquels des tranchées ont été creusées.

La bifurcation sur les hauteurs de Saint-Nicolas vers Hollogne est également garnie de « *tranchées* » et de barricades. Elles paraissent destinées à s'opposer à une arrivée de troupes par la vallée de la Meuse.

**Vendredi 14 (août 1914).** La situation n'a pas varié.

Les Allemands sont à Liège sur la défensive et ils ont pris toutes les précautions nécessaires pour une retraite vers Verviers.

Le général qui commande cette brigade allemande est installé au couvent du Sacré-Coeur, qui est sous le feu des forts et dont les bâtiments accessoires ont été incendiés. Il est à remarquer que le bâtiment du Sacré-Coeur avait été reconverti en ambulance et que les Allemands l'ont fait évacuer. (**N.d.T.** : fin de la citation)

\* \* \*

Cet après-midi, je me suis rendu à la maison de l'ingénieur Eugène Koettlitz, avec qui j'ai noué une étroite amitié. Cela fait plus d'une semaine qu'il travaille au fort d'Anvers car il fut l'un des premiers à se porter volontaire, bien qu'il ait dépassé quarante ans, qu'il soit marié avec une très gentille dame et qu'il possède pour toute fortune son travail et trois fils,

dont le plus âgé n'a que dix-sept ans. Et si je donne cet exemple, ce n'est pas qu'il soit exceptionnel, bien au contraire : des milliers et des milliers de citoyens, dans les mêmes conditions que lui, se sont présentés pour demander un poste dans l'armée et ont vu, avec peine, que l'état-major n'acceptait pas leurs services, même s'il les remerciait, ne les estimant alors pas nécessaires. Les connaissances techniques de l'ingénieur Koettlitz ont, donc, justifié cette digne exception.

Il était, donc, chez lui, quand s'y présenta un monsieur accompagné d'une fillette, fille d'un ami de la famille. Il venait de Genval, localité de villégiature, qui se trouve à moins de vingt kilomètres d'ici, afin de demander l'hospitalité pour sa filleule, la fillette en question.

- *Les Allemands* – déclara-t-il – *se trouvent dans les environs immédiats et tous les habitants de Genval*

*et des villages voisins essaient de se mettre en sûreté, parce qu'ils vont être envahis d'un moment à l'autre. Je suis venu avec mon épouse, qui vient d'accoucher, et avec mes enfants, abandonnant à la maison tout ce que je possède et, dans la basse-cour, quelque trois cents poulets, que je ne reverrai assurément pas.*

- *Mais êtes-vous sûr de la proximité des Allemands ?*
- *Parbleu ! Autrement j'aurais laissé tranquille ma pauvre épouse, qui en a bien besoin ! Dans le village, il ne reste que quelques vieux voisins, qui n'en sont jamais sortis, qui ne savent pas ce qu'est une guerre et qui refusent de croire aux atrocités que commettent les Allemands.*
- *Mais les avez-vous vus ?*
- *Moi pas mais nombre de personnes, qui méritent toute ma confiance, ont assisté à leur*

*arrivée et aux exactions auxquelles ils se livrent.*

Hum ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-il vrai que l'envahisseur est si proche, alors que les nouvelles officielles nous le dépeignent en retraite, repoussé de toutes parts ? Ou la peur fait-elle, comme toujours, avoir des visions ? Qui nous a trompé, le gouvernement ou ceux qui viennent se réfugier à Bruxelles ? ...

Le temps nous le dira.

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « . *Diario de un incomunicado. La guerra vista desde Bruselas (4)* », in LA NACION ; 21/11/1914.

PAYRO ; « . *Diario de un incomunicado. La guerra vista desde Bruselas (5)* », in LA NACION ; 22/11/1914.

**N.d.T. :**

Pour les forces en présence, consultez, par exemple :

[www.sambre-marne-yser.be](http://www.sambre-marne-yser.be)

Nous vous recommandons de consulter le N°2 des « JOURNAUX DE GUERRE » (CEGESOMA, 2014 ; [www.lesjournauxdeguerre.be](http://www.lesjournauxdeguerre.be)) : « Liège est prise d'assaut ! Retranchée derrière les forts, l'armée belge défend la ville ». Un fac-similé de « *L'Etoile belge* » du 15 août 1914 y est joint.

Roberto J. Payró y a vraisemblablement emprunté sa longue citation parce qu'il était *échaudé* par la récente *douche froide* : l'original de son travail, portant sur les dates du 8 au 12 août inclus, égaré par les services postaux ... (voir sa *note* à la fin de son article du 7

août.)

Avant d'en garder une copie, il conserve dorénavant sous la main sa *source* éventuelle, lui permettant de reconstituer son article, le cas échéant ...

Pour la liste des otages, nous avons pu en vérifier les noms grâce à :

<http://catinus.blogspot.be/2013/11/liege-en-1914.html>